

## "L'Europe est-elle encore possible ?" dans Le Monde (16 décembre 1949)

**Légende:** Le 16 décembre 1949, commentant la conférence européenne de la culture qui vient de se terminer à Lausanne, l'historien de la littérature et essayiste français Pierre-Henri Simon commente dans le quotidien Le Monde l'échange de lettres entre le publiciste suisse Denis de Rougemont et l'écrivain roumain Virgil Gheorgiu sur la question: "y a-t-il encore une voie de salut pour la vieille Europe ?"

**Source:** Le Monde. 16.12.1949, n° 1521; 6e année. Paris.

**Copyright:** (c) Le Monde

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/"l\\_europe\\_est\\_elle\\_encore\\_possible\\_"\\_dans\\_le\\_monde\\_16\\_decembre\\_1949-fr-7b6705c7-112b-4e13-9dff-c75c2dff24a4.html](http://www.cvce.eu/obj/)

**Date de dernière mise à jour:** 20/09/2012

## L'Europe est-elle encore possible ?

Par P.-Henri SIMON

A l'occasion de l'ouverture à Lausanne de la Conférence européenne de la culture la *Gazette de Lauzanne* a rendu public, le 8 décembre, un échange de lettres entre Virgil Gheorgiu et Denis de Rougemont. La profonde impression produite sur l'opinion éclairée du monde occidental par la *Vingt-cinquième Heure* a fait de Gheorgiu un des témoins considérables de la conscience de notre temps. Et nul ne saurait contester à Denis de Rougemont le droit d'élever la voix au nom de la cause de l'unité européenne, pour laquelle il n'a cessé d'écrire, de parler et d'agir depuis de nombreuses années. Le dialogue de ces deux hommes devait aller d'emblée à la pointe dramatique du plus angoissant des problèmes : y a-t-il encore une voie de salut pour la vieille Europe ?

Gheorgiu répond catégoriquement non. Invité à prendre part aux assises de Lausanne, il s'est récusé, en donnant ses raisons. Fédérer l'Europe était une excellente idée : mais il est trop tard : la vingt-cinquième heure a sonné, celle qui abolit l'espoir même. « L'Europe n'existe plus... Aujourd'hui l'Europe, si nous voulons regarder la vérité en face et dire ce que nous voyons, aujourd'hui l'Europe n'est plus qu'une terre détruite par la guerre et partagée entre deux grandes puissances : l'Amérique et la Russie. » Il existe déjà une fédération d'Etats européens : celle que les Russes ont constituée de l'autre côté du rideau de fer. « Eux, les Américains, mettent des gants. Ils nous prennent par la douceur. Mais ils constituent en Europe occidentale la même fédération que les Russes de l'autre côté du rideau de fer. » Donc « vous ne pouvez plus faire de fédération en Europe occidentale. Les Américains se sont chargés de la faire avant vous ». Ou bien il y aura deux fédérations européennes, une russe et une américaine ; ou bien — ce que Gheorgiu croit plus probable — il n'y aura qu'une Europe, unifiée par l'un ou l'autre des deux grands adversaires ; mais dans tous les cas les Européens n'ont plus leur sort dans leurs propres mains : « La création d'une seule Europe est exclusivement une affaire russo-américaine. » Croire à l'Europe est s'attacher à une illusion. Il est bien vrai, conclut Gheorgiu, que c'est la seule chose qui nous reste à faire : « adhérer à cette grande illusion, la dernière peut-être de l'Europe » — mais en sachant que c'est une illusion, et en nous efforçant de la rendre aussi pure et aussi parfaite que possible, en excluant par exemple la collaboration des hommes politiques, car « aucun homme politique ne peut être grand : il n'y a pas de grandeur dans l'ordre politique ». Donc, « choisissez pour mener notre jeu un grand homme, un philosophe, un musicien ou un poète. Ou bien un enfant. Alors tout rentrera dans l'ordre et nous pourrons tous être heureux avec notre illusion ».

A cette méditation tragique, émouvante certes par l'intensité de l'accent et par l'immense expérience du malheur et de l'angoisse que l'on pressent derrière les mots, Denis de Rougemont a répondu avec une logique qui n'exclut pas la générosité et avec une foi qui laisse intacte la clairvoyance. La preuve qu'il existe une Europe, dit-il à Gheorgiu, c'est que vous avez encore le droit de penser ces choses, de les écrire, de les publier. « L'Europe existe encore là où le cri des hommes n'est pas étouffé dans leur bouche, ou dans les sources mêmes de leur révolte. » Existence précaire certes, et combien menacée ! Mais « les jeux ne sont pas faits. Il nous reste encore deux ans. Nous perdrons ces deux ans si l'Europe dès maintenant se croit perdue, si elle cède au vertige, à l'illusion d'une impuissance qui alors seulement deviendra vraie ». Ce qui est vrai maintenant, c'est la chance qui reste à l'Europe d'organiser sa puissance : « A l'ouest du rideau de fer nous sommes trois cents millions : c'est deux fois plus que l'Amérique, autant que la Russie et tous ses satellites. Sur ces trois cents millions, 10 % de communistes ? Mais sur les cent millions de satellites, 90 % qui ne sont pas communistes. » Ce qui est vrai aussi, c'est que l'image de l'Europe écrasée entre deux colosses relève d'une fausse symétrie. « L'Amérique veut l'Europe unie parce qu'elle a besoin de nous en tant qu'Européens autonomes, et même concurrents, non pas en tant qu'esclaves coûteux à entretenir. » Il serait donc absurde de nous précipiter dans le mépris de l'action et de la politique, dans la fascination de la catastrophe ou dans le mysticisme de l'esprit pur. S'il faut appeler le règne d'un enfant, Denis de Rougemont conclut, en chrétien, qu'il n'en est pas un autre que celui qui enseigna l'espérance aux Mages qui suivaient une étoile dans la nuit.

Si troublant et si plein de sens que soit le lyrisme apocalyptique du grand écrivain roumain, je crois, quant à moi, plus humain et plus chargé d'énergie spirituelle le « pessimisme actif » de Rougemont. A supposer que notre vieux continent, avec les valeurs de civilisation qu'il représente, soit d'ores et déjà condamné, et si les efforts ultimes de ceux qui veulent concentrer ses forces ne doivent le préserver ni de la ruine ni de

l'esclavage, notre honneur devant l'histoire aura été de ne point nous abandonner. En lisant la *Vingt-Cinquième Heure*, j'avoue avoir été gêné quelquefois par je ne sais quelles ombres d'un mysticisme douteux, par une certaine façon d'attribuer à l'intelligence et à ses inventions — l'Etat, la technique — des maux et des désordres qui sont bien plus imputables à l'éclipse de l'esprit, au déchaînement des instincts et des puissances obscures. Il me semble qu'on retrouve dans la lettre de Gheorgiu quelque chose de ce prophétisme négatif sur lequel le vent des steppes a passé : et puisqu'il s'agit du salut de l'Europe, je pense qu'il y aurait aussi pour elle un danger dans cette inspiration. La fin de l'Europe ce serait, avant toute chose, une régression de l'esprit : et l'esprit recule déjà quand l'homme préfère les vertigineuses méditations du néant et de l'illusion aux spéculations limitées et positives qui lui permettent quelquefois de conjurer le destin.